

G

Gazelle (la petite) : un quadrupède, un gâteau, un « piropo » et un classique amoureux de la poésie du Melhoun

C'était avant le producteur Harvey Weinstein, du temps où les « femen » n' existaient pas encore et où les petites filles américaines et françaises de Simone de Beauvoir n'avaient pas inventé les hashtags pour balancer les garçons aussi empressés qu'empruntés.

Dans ces siècles-là disparus, que la poésie populaire des troubadours et des trouvères appelait la période de l'amour courtois, en tout pays était née une poésie orale de séduction, puisqu'on ne parlait pas encore de « drague », qui pratiquait les vers en tweet, adressés à la volée à la jeune fille ou femme qui passait. Les espagnols, même encore sous l'austère Franco, avaient porté au sommet ce genre poétique au débotté, encore plus compressé que les haïkus japonais. On l'appelait les « piropos » qui donnait en espagnol le verbe « *piropear* ». C'est à dire gentiment flatter, crument draguer, et pénalement, dans l'Europe et l'Amérique d'aujourd'hui, harceler.

Le contenu de ces « piropos » était toujours une comparaison ou l'évocation avantageuse d'une fleur ou d'un animal valorisant. Par exemple : “ *Guapa ! Por ti mato a un elefante a chancletazos !*”, c'est à dire « *Beauté ! Pour toi je tue un éléphant à coup de savates* ».

Dans la poésie populaire marocaine, le Melhoun, l'animal d'analogie est plus classique. Sur les siècles, la comparaison, pour flatter l'objet en tentative de séduction, se fait le plus souvent avec la gazelle, même si Abdelazi Maghraoui, précurseur du Malhoun au XVIème siècle, écrit tout un poème à la tourterelle des terrasses ou si Jilali Mthired, le poète marrakchi du XIXème, utilise comme Musset de « la Cavale sauvage », l'image du cheval pour sa « déesse qui est un pur-sang maure ».

La gazelle parcourt nombre de vers des quacidas de tous les maîtres de ce genre-là. Comme d'ailleurs aussi, avec d'autres utilisations analogiques, dans les chansons. Par exemple dans un couplet de « où m'amènes-tu mon frère ? du groupe mythique de « protest song » Nas *El Ghiwane* : « *Jamais à l'éperon je n'ai vu les gazelles avancer* ».

Même le poète des combats militants des seventies, Abdellatif Laâbi, utilise lui aussi l'allégorie de la gazelle « au jardin des Hespérides broutant dans une oasis interdite aux chasseurs ».

Jilali Mthired, dans son poème le « fasciné », voit l'amour « qui se dérobe comme la gazelle qui court sur le globe, se dissimule sur les talus et les buttes, sous les tirs des archers qui la persécutent », pendant que dans son cantique des cantiques, sous l'intitulé de « *Zetma* », l'audace, après « les joues bourgeons de fleurs sublimes..., la salive colliers de perles fines », la description de la silhouette aimée en arrive au « cou de gazelle », avant « les épaules d'éclats étincelants , les seins sculptés de main se grisant » et la suite à l'avenant...

Pour Si Thami Mdaghri, quasiment son contemporain, dans sa quacida « *khamma* », les buveurs, son amour est « la doyenne des gazelles », dont d'ailleurs « le cou ferait rougir » précisément ces gazelles, qui se retrouvent encore dans le poème « *gnaoui* » et dans celui sur « el aoud » le cheval.

Driss Benali, le poète Fassi du début du XXème siècle a aussi sa « Rita » en « beauté de gazelle qui attise son enfer », comme sa Fatna a encore « le cou de gazelle que les lances harcèlent ».

Le poète centenaire, Sidi Kaddour Alami, Moulay Abderrahmane, du règne du sultan de Delacroix, a aussi dans son poème « *El meziane* », irrésistible beauté, « des gazelles qui interrogent les amants », comme Cherif Benali, dans son *Tarchoun*, « le petit faucon », a vu que sa « *belle gazelle s'en est bien allée* ».

Et ainsi de suite, tout au long des poèmes de l'anthologie de la poésie du Mehoun, les gazelles courent en troupes d'images, avec toutefois la curieuse concurrence d'une image amoureuse et érogène inattendue : les cils

Si l'on faisait en effet un décompte des mots de la poésie érotique marocaine, de façon surprenante la référence aux cils de la femme aurait une des plus grandes occurrences. « Les nymphes ensorcellent ainsi Abdelaziz Maghraouipar les cils de charme plus tranchants que les piques et les lances ». Pour Jilali Mthired, ce sont des arcs qui « l'assassinent et attisent sa détresse », comme ils sont pour Si Thami Mdaghri, « des sabres de « combat » qui « laissent l'amant dans la débandade », quand ils « s'entremêlent en foudre des yeux ». Driss Benali encore ressent le même effet avec les cils « arcs où combattent les idylles », « le transperçant de loin au point « qu'il en « vacille » ».

C'est une spécificité amoureuse de la poésie du pays, comme si elle avait senti de façon prémonitoire et tragique que les cils pouvaient être un moyen de parler en silence. C'est on le sait celui qu'a pu utiliser Jean-Dominique Bauby en 1997, enfermé dans le scaphandre de sa tétraplégie, pour dicter, lettre par lettre et battement de cil par battement, son puissant hymne à la vie : « *le scaphandre et le papillon* ».

Ses cils lui avaient ainsi permis qu'un Conseil d'Etat français, un président de la République et des docteurs, n'osent pas le condamner à mourir affamé et déshydraté. Comme le jeune français Vincent Lambert qui ne parlant pas en battements de cils s'était fait couper en juillet 2019 le fil de sa vie. Après six jours de râles agonisant de faim et de soif sous les yeux d'un médecin les bras croisés et du président de la République tranquillement à l'Elysée.

Mais le mystère des poèmes marocains trouvant dans les cils cinquante nuances d'attraits subsiste, alors que pour le recours aux gazelles on comprend. Avec leurs deux millions d'années, quand sapiens nous n'avons que 300 000 ans, courant à 100 km à l'heure, bondissant de 15 mètres en longueur et de quatre mètres en hauteur, les gazelles antilopes, aux longues pattes tout en élégante finesse n'ayant que leurs yeux et leur vitesse pour échapper aux prédateurs, ont forcément fait rêver. D'autant qu'à l'époque où se composaient les poèmes du Melhoun, les 4x4 n'existaient pas, pas plus que les carabines à lunettes qui les ont exterminés. Les antilopes, les oryx, les gazelles de dorcas et celles dites de Cuvier, comme la gazelle Dama, étaient donc là, bien visibles pour les poètes, au sud de l'oued Draa, dans les zones présahariennes du Maroc, comme au temps de leurs peintures rupestres sur les pierres de l'Anti-Atlas.

Saint Exupéry en poste perdu en 1928, à Cap Juby, le Tarfaya d'aujourd'hui, entre l'Océan à l'assaut et le sable assailli, vit en « terre des hommes » avec les gazelles

aimentées par le désert, qui dansent à 130 kms à l'heure dans leurs fuites rectilignes coupées de brusques jaillissements, comme si, çà et là, des flammes s'échappaient du sable.

Elles n'étaient peut-être pas l'animal Totem du pays, comme le Condor pour l'Amérique Latine, le tigre pour le. Ou « el Toro » pour l'Espagne. Mais sa vitesse et sa finesse ont subjugué et la Gazelle continue à faire rêver. D'autant qu'elle a quelque chose de sacré.

Tout comme Saint Roch en effet, le saint patron de la ville de Montpellier est toujours associé à son chien qui l'a assisté lorsqu'il était atteint de la peste, Sidi Ahmed El Tijani, le saint fondateur, enterré à Fès, de la grande confrérie soufi la Tarîqa Tijaniya était accompagné de la gazelle qui s'était réfugié auprès de lui pour fuir un faucon qui la pourchassait.

Elle n'a pas toutefois aujourd'hui la même chance, où les braconniers la massacrent jusque dans la réserve de Sidi Chiker, en province de Safi, avec le risque de ne plus subsister qu'avec ses « cornes de gazelle » et le plus célèbre rallye marocain à travers le désert. Qui s'appelle tout simplement « *le rallye Aïcha des gazelles* ».

Génie (Du) : un dictionnaire en deux mots .

On connaît la phrase choc de Baudelaire disant « *créer un poncif c'est le génie* ». Aujourd'hui on dirait un standard, un succès, voire un buzz planétaire.

Avec la tradition sublimée, la tolérance, l'addition des héritages et des civilisations et bien sûr le vivre ensemble des religions, le Maroc a créé une bonne dizaine de ces poncifs, comme des paradigmes partagés par la communauté des observateurs dans son ensemble.

Alors, avec cette mineure, après la majeure baudelairienne, chacun voit en syllogisme la conclusion à en tirer. Il y a bien du génie dans ce pays qui tout en modernisant chaque jour la tradition, « *traditionnalise* » en permanence la modernité !

Géométrie politique des nations : l'Hexagone français, le cercle chinois dans un carré et le triangle marocain.

La politique est géométrique. Il suffit de voir les révolutions qui souvent se font sur les ronds-points La France est un hexagone, c'est connu. Comme la Chine est un cercle au milieu d'un carré, laissant pour les autres nations juste les quatre coins. Le statisticien David Barry a trouvé que l'Egypte est le pays rectangulaire du monde, avec le Vatican. Le Maroc, lui, est souvent une combinaison de triangles. A commencer par son drapeau. L'étoile de David à cinq branches en son milieu en effet est un entrelacs de triangles.

La devise du pays, Allah, Al Watan, Al Malik, est-elle en triangle isocèle, avec Dieu au Sommet, et la Patrie et le Roi aux deux angles égaux de la base.

Le règne par exemple du Roi Hassan II a tenu tout entier dans le triangle équilatéral de ses trois choix politiques fondateurs du Maroc moderne. D'abord le multipartisme dès la constitution de 1962, dans une Afrique qui elle avait fait partout le choix du Parti unique. Ensuite l'économie de Marché, dans un tiers monde qui en presque tous les pays, dont l'Algérie, allait au socialisme. Enfin le camp occidental, quand bien des pays arabes avaient fait eux le choix de Moscou.

Même dans les détails cette géométrie politique du triangle se retrouve. Ainsi Essaouira, que le conseiller André Azoulay a voulu comme la Séville de la « convivençia » retrouvée, s'est inscrite dans le triangle anthropologique magique qui a conditionné sa culture de l'altérité avec au sud la tribu des berbères Hatta, en allant au nord les arabophones du pays Chiadma et à l'autre pointe la population juive.

Cette géométrie du politique ne fait que retrouver d'ailleurs la géométrie de la décoration, de la céramique par exemple où bon nombre de tracés ornementaux sont des motifs combinés en plusieurs schémas avec lignes droites et courbes.

Gharb (la Plaine du) : la Beauce, la Picardie, la Camargue et la Martinique en même temps

Plaine au nord du Maroc, irriguée par le fleuve Sebou, , avec plus de 600 000 hectares pour les blés, la banane, la canne à sucre, les betteraves et...le riz, sur 13 000 hectares, c'est tout à la fois la Beauce , la Picardie , la Camargue et la Martinique sucrière. C'est le cœur du Maroc du plan vert, à l'agriculture de farmers, avec GPS et utilisation de toutes les technologies .

Ghiwane (Le groupe Nass El) : Le choc musical historique des Beatles de Casablanca

Ils étaient cinq d'un quartier de Casablanca quand commencent les seventies, comme les Beatles étaient quatre à Liverpool : Boujmît, dramaturge, parolier percussionniste de *daâdou*, Larbi Batma qui composera le « tube » absolu du groupe *Essiniya*, Omar Sayed, le leader spontané, Allal Yaâla le mélodiste et Paco compositeur d'Essaouira qui a amené la touche mystique des Gnaoua. La mort du premier en 1974, en fera d'ailleurs aussi un groupe de quatre, *Nass El Ghiwane*, qui sur vingt ans va écrire une des légendes de la musique mettant en transes, de concerts en récitals, des publics bien au-delà du Maroc jusqu'à Martin Scorsese...

Les découvrant en 1980 il se dira « hypnotisé » par ces musiciens qui sans « rien d'électrique, sans synthétiseur, ni de guitare, avaient un son aussi puissant qu'une grande partie de la musique rock de la même période », avec essentiellement des instruments traditionnels ,le bendir, tambourin de bois micocoulier avec peau de chèvre, la derbouka bi millénaire des percussions, le guembri, luth recouvert d'une peau de mouton feutrée,

monté avec deux ou trois cordes, et le plus curieux de tous, un banjo sans frettes, utilisé comme un luth occidental ». Le tout aux rythmes du Rif, du Souss, de l'Atlas, sur des poèmes chantés de la poésie populaire melhoun aux cinq siècles, avec des danses envoûtantes gnaoua venues de l'Afrique, pour donner une musique soul qui a emporté deux décennies de publics au-delà des cœurs marocains.

L'épopée avait commencé, comme en nombre de pays, dans ces sixties qui ont été aux aurores de toutes les révolutions, puisque des libérations nationales à celles des mœurs ancestrales, on est allé durant cette décennie jusqu'à marcher sur la lune. « Les cinq » de *Nass el Ghiwane*, qui s'appelleront d'ailleurs eux-mêmes ainsi, dans une chanson hommage de 1996 « *Kounna Khamsa* » (*Nous étions cinq*), ont marché, eux, très vite sur la gloire.

Tout commence à Hay Mohammadi, quartier périphérique de Casablanca, engendré dès les années 20 par la construction des premières usines. C'est le chaudron social, politique et culturel marocain, où un patchwork de paysans, migrants de toutes les régions sous l'effet déjà des sécheresses, va faire naître la ferveur nationaliste, la contestation sociale, l'opposition politique aussi et un bouillonnement artistique dans la fusion des cultures régionales qui se côtoyaient. Les « enfants du Hay » grandissaient en effet voyant, le dimanche jour de repos, des danses, entendant des musiques, écoutant des conteurs des quatre coins du Royaume et s'éveillant, dans une cacophonie scintillante de sons, de rythmes et de mélodies aux émotions artistiques d'un foisonnement de chorégraphies impromptues et de sonorités venues des racines de leurs terroirs.

Boujmiï, Omar, Allal et Larbi, transplantés avec leurs familles de leurs terreaux du Souss ou de la Chouia, sont de ces enfants-là, écoutant tout avec leurs grandes oreilles et pouvant faire jouer leur imagination protégée par l'absence de télévision. Voisins du quartier, assidus de *Dar Chabab*, la maison des jeunes, premier complexe socio culturel, avec bibliothèque, école de théâtre et de musique, et se trouvant une même passion ils vont créer une première troupe et jouer les pièces écrites, avec dialogues et chants de Boujmiï.

Puis, comme toujours dans toute vie, c'est le hasard heureux, la chance qui sourit, la rencontre qui change tout. L'homme de théâtre Tayeb Saddiki les accueille dans sa troupe, leur apprend la scène, les fait voyager, et en fait des comédiens qui chantent. De là, le directeur du théâtre municipal, Ali Kadiri, leur fournit leurs premiers instruments, les incite à former un groupe musical, et leur donne le nom de baptême, « *les new derviches*. Avec lui ils tournent, donnent des premiers concerts, pieds nus sur scène et font une troisième rencontre qui sera la déterminante. Tayeb Jamaï, un publicitaire, écoutant leurs textes, y découvre, dans un vers d'un poème chanté du Melhoun le mot de *Ghiwane*. C'est à dire du Aznavour de la « Bohême ».

Il les voit comme des « les gens de la rue, de la passion, de l'exaltation, presque en ivresse mystique » de leurs influences gnaoui amenées par leur comparse Allal Yaâla. Il leur suggère alors de prendre ce mot *Ghiwane*, qui dit si bien ce qu'ils sont pour en faire leur nom. Et c'est parti...

Un soir de juin 1972, au théâtre Mohammed V de Rabat, en première partie, le public découvre, au lieu des mélodies classiques et policés du romantisme indolent convenu venu

d’Egypte, cinq beatniks qui enflamment la scène avec des instruments ressurgis du temps des « sultans des anneaux », des sonorités à la fois nouvelles et remixant les genres musicaux populaires, le tout avec des textes osant pour l’époque le souffre en métaphores. C’est le triomphe. Juste dix ans après le premier concert mythique du jeudi 2 juillet 1962 des Rolling Stones au « Marquee Jazz Club » de Londres.

En prenant leurs sources dans le patrimoine ancestral, le *malhoun*, le *hassani*, la *aïta* ou le *gnaoui*, digérant toutes ces traditions musicales pour marier harmonieusement des rythmes divers entre eux et recycler des chants tombés dans l’oubli, les chansons des *Ghiwane* rentraient en résonance avec toutes les générations et toutes les strates de la société. D’où le succès. La force et la suggestion quasi hypnotique de leur musique et de leur parole de protestation, ont suscité la ferveur. Par ce qu’elles parlaient au cœur, comme leur « tube » emblématique « *Essiniya* », enregistré par Polydor en 1973, venu d’une chanson Hassani que Larbi Batma avait entendu fredonner au Hay Mohammadi par un mendiant regrettant la disparition des « gens de bonne foi », « des hommes généreux », « des gens de son quartier ».

Les chansons de Ghiwane, paroles, rythmes, mélodies, ont réveillé chez une génération quelque chose de profond et d’ancestral, où bien des mots, portés par les basses vibrantes du *guembri gnaoui*, instrument à trois cordes à son grave, d’origine noire africaine, ont ramené du spirituel et du mystique du fonds d’une mémoire collective séculaire.

Mais en plus ces « cinq jeunes du Hay » faisaient de la contestation politique millimétrée, sinon à peine feutrée, qui permettait à chacun de saisir les clins d’œil, les allusions et de se donner le frisson, sans les risques que dans ces années difficiles là pouvait comporter une critique marquée.

Ainsi dans *Soubhane Allah* (Gloire à Dieu), un des vers dit clairement « *comprends les allusions, imprègne-t’en et fais-en un usage éclairé* ». De fait les allusions, en asymptotes de la contestation, peuplaient tous les couplets et refrains des chansons qui forcément enchantaient la génération du malaise écoutant ces « rebelles de la soul nord-africaine », comme les avait appelés l’*Evening Star*, lors d’un de leurs concerts à Londres en juin 2002.

Il y avait tout, la critique, à la Georges Brassens et aux plaideurs de Racine, *des juges, qu’on « ne peut trouver acceptant un recours sans rien exiger en retour* », la justice qui a « *battu en retraite* » ou la dénonciation, comme des Joan Baez marocains, de « *Sabra et Chatila* » où « *le monde s’est tu* », quand « *les sionistes ont opéré à leur guise* ».

Evidemment, en chantant ainsi en refrain « *le droit des opprimés, à jamais je le défendrai* », dans des rythmes et des sonorités qui ont soulevé même des publics anglais, Nass El Ghiwani a captivé.

Cela étant, leur vie a ajouté ce qu’il faut, depuis le théâtre grec, de tragédies pour que les hommes se reconnaissent. Larbi Batman, le percussionniste, poète, écrivain, mourrait du cancer, comme Boujmiî, dès 1974 avait été emporté d’un ulcère perforé. Mais les « tourments » et les « tourmentés » chantés par le groupe, en plusieurs chansons, étant toujours là, forcément qu’ils perdurent. Par exemple dans du rap où leurs textes sont repris. Ils sont un moment et un acteur précurseur de la *Nayda*, « *la movida* » marocaine.

C'est pour cela qu'un demi-siècle après, « l'esprit Nass El Ghiwane », qui faisait danser la communauté marocaine émigrée dans les salles de théâtre de banlieue parisienne où le groupe se produisait, parle encore à la génération d'aujourd'hui. Même si, dans sa totale liberté, elle a maintenant des Tiken Jah Fakoly du reggae et des rappeurs, où leurs scènes sont entre des meetings, voire des rings et leurs concerts des combats.

Gilets jaunes marocains (Les) : Le « bled siba » ... des refus de l'impôt

Des Bagaudes gaulois au Vème siècle aux gilets jaunes d'aujourd'hui, en passant par les *Va nu pieds*, les croquants, les Cascaveaux et autres chemises vertes, poujadistes et bonnets rouges, la France c'est 17 siècles de révoltes fiscales. Le Maroc n'est pas très loin de ce compte, avec ses régions et tribus dites de Bled Siba qui au long de ses six dynasties, des Idrissides aux Alaouites, ont refusé souvent de verser l'impôt au pouvoir central du sultan.

Voir : Zoumia

Grand ébranlement (le) stratégique : l'adhésion du Maroc à la CDEAO

Depuis 2017 et la demande d'adhésion du Maroc, à la Communauté des 15 Etats de l'Afrique de l'ouest, un processus est entamé, qui parachève les 20 ans de la grande marche au sud du règne de Mohammed VI

Membre d'un marché et d'une sous-région aux presque 400 millions d'habitants qui veut avoir une monnaie commune l'ECO, le Maroc ouvre là tous les défis, notamment avec le Nigéria jusqu'ici acteur démographiquement écrasant et économiquement dominant, par ses 40 % des échanges de l'ensemble.

Ce sont trois chocs stratégiques audacieux que Rabat va enclencher dans l'économique, le culturel et le migratoire via la libre circulation des personnes qui accompagne la libre circulation des biens propres aux zones de libre échanges surtout intégrées et institutionnellement organisées.

L'économique est une évidence avec les investissements marocains, ses banques, ses leaders comme l'OCP et son statut privilégié avec l'Union européenne qui en fait tellement une porte d'entrée que les acteurs Nigériens s'en sont longtemps inquiétés. S'ajoutera un jour le défi monétaire si apparaît un « euro » west africain.

Mais on ne mesure pas encore tous les effets concrets du choc culturel, sinon des identités. Avec les questions à forte radiation qui vont surgir : relations du politique et du religieux, diversification de celui-ci, voire laïcité aussi.

Quant au défi migratoire, intrinsèque aux libertés fondamentales de circulation et d'établissement des communautés économiques, il aura, par élargissement en cercles concentriques, un impact sur les sociétés que les décennies 20 et 30 vont observer.

Griffes (les) : Du Faucon pèlerin acéré aux stylistes altiers

On les découvre chaque année à l'Oriental Fashion Show consacré à la création artistique orientale avec des défilés réunissant une vingtaine de stylistes représentant divers pays

comme l'Égypte, le Liban, l'Indonésie, le Kazakhstan, l'Azerbaïdjan, le Pakistan, la Turquie... et bien sûr le Maroc.

Il y a les confirmés comme Albert Ouaknine, l'alchimiste du caftan le patriote du vêtement qui a dessiné dans son atelier familial le célèbre « caftan drapeau » avec l'étoile.

Dans la même veine du traditionnel caftan , en robe d'apparat, « la juriste » Lamia Lakhssassi amène son style raffiné, coloré, vibrant ,avec Houda Serbouti aux caftans glamours et Abdelhanine Raouh , styliste de Rabat qui réinvente la structure traditionnelle du vêtement , modifie son drapé classique et en transforme les volumes pour en faire des caftans audacieux.

Fatima Zahra Idrissi offre elle aussi des tissus d'exception et des silhouettes majestueuses, où velours délicats et lamés de soie sont rehaussés d'un trait raffiné.

Fadila el Gadi, la créatrice de Salé, fusionne elle les styles, les origines, les traditions, avec sa patte couturière, ses broderies et ses modèles héraldiques portés dans la fierté altière d'un rapace au poing fermé d'un fauconnier.

C'est encore Nouredine Amir le couturier artisan, créateur. Mais il y a les décalés , les jeunes créateurs à la notoriété grandissante. Sortant des sentiers battus, les collections de ces « trenta » investissent aujourd'hui la toile tout autant que les podiums .

Des Amine Bendriouich, Sofia el Arabi ou Ali Drissi, inconnus il y a quelques années , mixent les cultures, berbère, arabe ou street , en une nouvelle vague affranchie des codes ethniques. Le premier par exemple, aux collections uni sexe, est l'un des plus en vogue du moment, et un des plus originaux de cette Moroccan touch à la recherche d'une mode arabe.

Ghitta Laskrouif , jeune créatrice installée à Casablanca fait dans la mode éthique , recyclant d'anciens vêtements pour mélanger inspirations occidentales et orientales, comme Sofia El Arabi , avec sa marque « Bakchic » , griffe amazigh et arabe dans le chic et le moderne, pendant qu'un autre casablançais , Ali Drissi , avec du Pop Art, coupe avec soin des vêtements aux couleurs détonantes

Guerriers (Un peuple de ...) : De la Garde noire almoravides de 1088 aux FAR de 1956, une armée de 1000 ans.

Le 14 juillet 1999, neuf jours avant sa mort, sa majesté le roi Hassan II, au côté du président de la République française, admirait trois compagnies de la Garde royale du Maroc, ouvrir le défilé sur les Champs-Élysées. Bien sûr il y avait de bonnes raisons à cette présence. Avec les Tabors, les spahis, les goumiers, les tirailleurs, les histoires militaires des deux pays ont en effet de grandes aventures partagées. Aujourd'hui encore, l'unité la plus décorée de l'armée française, le RICM, régiment d'infanterie-chars de marine, a conservé les initiales du Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc. Et la deuxième DB de Leclerc, avec sa 9 -ème compagnie de républicains espagnols, *la Nueve*, qui devait libérer Paris, c'est à Temara, à côté de Rabat, qu'elle s'est constituée.

Mais ce défilé des uniformes rouges, coupés par une large ceinture, était aussi l'occasion de découvrir ou de rappeler que l'on avait là le plus vieux corps militaire du monde toujours en activité. C'est en effet en 1088 que le premier sultan de l'empire almoravide,

Youssef ben Tachfine, fondateur de Marrakech, crée la Garde noire, ancêtre de la Garde Royale qui conduira sur un millénaire, via la puissante et curieuse armée professionnelle du sultan alaouite Moulay Ismaël, les *Abid Al Boukhari* formés par milliers dès l'adolescence au métier des armes, jusqu'aux aux dahirs de juin et septembre 1956 créant les FAR.

C'est l'armée de la [bataille des Trois Rois](#) contre le Portugal en 1578, de la [guerre des Sables](#) en 1663, contre l'[Algérie](#) ; puis sur le front du [Golan](#) en [1973](#) contre Israël lors de la [guerre du Kippour](#), de la guerre du Shaba en RDC, qui stabilisera le Zaïre, mais aussi l'amé qui se projette sur les théâtres extérieurs, la [Somalie](#) en [1993](#)^e ou le [Kosovo](#) en 1999, plus les interventions que l'on a vu sous casques bleus , dans un stratégie de puissance régionale en action sur l'échiquier multipolaire.

Voir : Casques bleus.